

Présence Francophone: Revue internationale de langue et de littérature

Volume 60

Number 1 *Littératures francophones: un corp(u)s étranger?*

Article 11

12-1-2003

Sekou Ogobara Dolo (2002). La mère des masques. Un dogon raconte

Kasereka Kavwahirehi

Follow this and additional works at: <https://crossworks.holycross.edu/pf>

 Part of the [French and Francophone Language and Literature Commons](#)

Recommended Citation

Kavwahirehi, Kasereka (2003) "Sekou Ogobara Dolo (2002). La mère des masques. Un dogon raconte," *Présence Francophone: Revue internationale de langue et de littérature*: Vol. 60 : No. 1 , Article 11.

Available at: <https://crossworks.holycross.edu/pf/vol60/iss1/11>

This Compte Rendu is brought to you for free and open access by CrossWorks. It has been accepted for inclusion in *Présence Francophone: Revue internationale de langue et de littérature* by an authorized editor of CrossWorks.

Comptes rendus

Sekou Ogobara DOLO (2002). *La mère des masques. Un dogon raconte*, propos recueillis par Cathérine Clément et Dominique-Antoine Grisoni, Paris, Seuil, 215 p.

La mère des masques de Dolo, mis en scène par Cathérine Clément et Dominique Grisoni qui signent l'introduction (5-25) et font précéder chaque chapitre centré sur un aspect de la vie quotidienne des Dogon d'une brève composition de lieu renforcée par des aquarelles de Clément, rappelle *Dieu d'eau* de Marcel Griaule. Mais le jeu sur l'intertexte griaulien a une visée essentiellement critique affirmée dès le premier paragraphe de l'introduction où les interlocuteurs de Dolo écrivent : « Disons-le très vite : *La mère des masques* n'est pas un livre d'ethnologie, pas plus qu'il n'est un reportage. Il n'ajoute pas à la liste, déjà longue, des travaux spécialisés. C'est même le contraire. Ici, dans ces pages, un ethnologisé se rebiffe. Il s'exprime en direct, raconte, explique. » (5.) Et plus loin, pour marquer la différence entre eux et Marcel Griaule, ils ajoutent : « [N]ous ne sommes pas ethnologues, simplement philosophes, c'est-à-dire seulement capables de pousser un interlocuteur dans ses derniers retranchements » (23). Si le livre n'est point un ouvrage d'ethnologie, il se constitue cependant dans un dialogue direct ou indirect avec cette discipline coloniale dont les deux philosophes s'étonnent qu'elle ait survécue à la décolonisation (21).

Outre l'opposition Griaule (ethnologue) / Clément et Grisoni (non ethnologue), toute l'introduction a pour centre une double opposition : Griaule/Dolo et Ogotemméli/Dolo dont le but est de signifier la différence de perspective et d'annoncer l'arrivée d'une autre ère, celle du Dogon qui n'a plus besoin de « l'Européen lettré » (16) pour rendre sa culture accessible aux étrangers.

À quelques lignes près, *Dieu d'eau* est un texte d'Ogotemméli. Mais qui signa le livre? Griaule.

Sekou Ogobara Dolo a trente-neuf ans. À cet âge, on est loin d'en avoir fini avec le long apprentissage initiatique [...] Notre Dogon n'est pas non plus un nouvel Ogotemméli. Ni chasseur aveugle ni analphabète, il sait lire et écrire, et il signe son livre. En soi, c'est un événement. Sekou est l'un des premiers Dogons qui écrive sur les Dogons. (21.)

Selon les deux philosophes, un autre trait accentue le caractère événementiel du livre de Dolo et en fait un « envers symétrique de *Dieu d'eau* » : à l'opposé d'Ogotemméli, Dolo, qui connaît les Européens dans les moindres détails et les moindres défauts, peut s'adresser à eux avec franchise et sans complexe (25). Par cette remarque, Clément et Grisoni semblent suggérer deux choses : 1° qu'on est hors du rapport de force de la situation coloniale; 2° que les destinataires privilégiés des récits de Dolo sont les Européens, et parmi ceux-ci, spécialement les ethnologues et les touristes.

La visée critique dynamise les récits de Dolo qui met le lecteur au cœur des différentes dimensions de l'univers dogon (mondes interdépendants des Esprits, des vieux, des hommes et des femmes) et décrit les grands moments de la destinée du Dogon, de la naissance à la mort, en passant par la circoncision et l'excision, les rites de passage, les fiançailles, le mariage, sans oublier les événements qui rythment le temps social comme la sortie des masques ou la grande fête du Sigui qui n'arrive que tous les 60 ans.

C'est avec finesse que Dolo mène ses récits, répond aux questions malheureusement non mentionnées de ses interlocuteurs. À l'opposé de certains ethnologues qui, après leurs enquêtes sur le terrain, donnent l'impression d'avoir enfin percé le mur du secret et livrent leurs résultats dans des constructions savantes, Dolo, le Dogon, brille par sa docte ignorance et son ironie. Parlant de l'interdiction faite aux femmes d'assister à la sortie des masques en dehors des occasions prévues, par exemple les funérailles, Dolo dit :

C'est terrible, pour les femmes, de ne pas pouvoir sortir de la nuit, même pas pour aller faire leurs besoins! Mais il n'arrive jamais qu'elles enfreignent la règle. Ah! Je ne dis pas qu'une femme n'essaiera de regarder les masques, mais elle peut y laisser sa vie. On dit alors que « le Grand Masque l'a avalée »... Est-ce qu'elle meurt vraiment? C'est possible. Est-ce que les masques la mettent à mort? C'est possible. Sur-le-champ, dès qu'ils la découvrent? Oui, oui, c'est tout à fait possible! (79)

Comprenez qui peut...

Dans un chapitre sur la transmission de secrets, où Dolo évoque *Dieu d'eau* et s'adresse manifestement aux « chercheurs occidentaux » qui « sont persuadés d'avoir contourné les difficultés du secret, d'en avoir appris un peu plus que le voisin » (83), on lit :

On ne peut jamais tout connaître... De temps en temps, je feuillette *Dieu d'eau*, le livre de Griaule [...] Enfin, je trouve que certains passages sont bizarres. Qu'en est-il de la théorie du tissage telle qu'Ogotemméli l'a racontée à Marcel Griaule? Je n'en sais rien. Cela

ne m'évoque rien. Je ne suis pas trop surpris, puisque je sais de quoi le Dogon est capable... Et surtout, je sais ce qu'il n'a pas le droit de dire! Ogotemméli n'invente pas : il se contente des hypothèses de son interlocuteur... Griaule évoque une hypothèse, et le vieux accepte, comme nous avons l'habitude de le faire. (82.)

Enfin, un autre objectif majeur de Dolo est de signaler qu'au sujet de la situation des femmes Dogon, « il y a trop d'incompréhension chez les Occidentaux ». Aux touristes qui, sans connaître l'emploi du temps des hommes et des femmes et la répartition des tâches de l'aube au soir, Dolo entreprend de montrer que « chez les Dogon, les hommes travaillent plus que les femmes » (99).

On a là un livre-partition, engageant et provocateur, ouvrant à une réflexion sur le statut, la poétique et la politique du secret dans les ouvrages d'ethnologie. En le fermant, on se demande effectivement si l'arrivée du « sauvage » se posant comme sujet de son discours sur sa culture ne sonne pas l'heure de vérité pour l'ethnologue.

Kasereka Kawwahirehi
Queen's University

Ambroise TÊKO-AGBO et Simon A. AMEGBLEAME (éd.) (1999). *Les femmes dans le processus littéraire au Togo*, Bern, Peter Lang, 236 p.

Le débat autour des littératures nationales africaines qui préoccupa la critique dans les années quatre-vingt trouve son prolongement dans l'étude que publient Ambroise Têko-Agbo et Simon A. Amegbleame sous le titre *Les femmes dans le processus littéraire au Togo*. L'intérêt principal de cette approche est de mettre en relief des auteur(e)s ou des thèmes qui seraient inaperçus dans une approche générale et trop globalisante de la littérature africaine. L'inconvénient serait d'apporter un trop grand éclairage sur des auteur(e)s et des thèmes qui ne le mériteraient pas.

L'ouvrage comporte treize études réparties en trois sections : littérature féminine et époque coloniale; les femmes et la production littéraire; les représentations littéraires de la femme. L'ouvrage se ferme sur « Les femmes et la réception littéraire » qui sert de conclusion à l'ouvrage. La première observation qui s'impose lors de l'analyse de ce livre est que toute la production